

Coup de blouses

Jean-Philippe est au téléphone. Chef du service de réanimation du centre hospitalier de Dieppe, le médecin tente de rassurer la femme d'un malade en fin de vie. « Il ne souffre pas... Oui, il est en traitement sédatif et contre les douleurs... Il est profondément endormi. » Hésitation. « Je crois qu'il va décéder au cours de la nuit. »

Il hoche la tête. « Je comprends. » Regarde dans le vide. « Il n'est pas tout seul... On ne l'abandonne pas. » Il semble réfléchir. Chuchote presque.

« Vous pouvez venir à n'importe quel moment, si vous le voulez. Oui, oui. Avec les enfants, bien sûr. Je serai là. »

Pas un héros

« J'ai transgressé les règles du confinement, nous dit ce médecin. En prenant toutes les précautions, j'ai permis à des familles de visiter des proches qui en avaient besoin. Je ne peux imaginer qu'on ne puisse pas voir un proche que l'on aime. »

Avril 2020, premier confinement national. « Les soignants, si mal rémunérés, si mal considérés depuis longtemps, sont soudain devenus des héros en blouse blanche, raille la documentariste Carine Lefebvre-Quennell. On les applaudit tous les soirs. On fait beaucoup de bruit. Mais si nous faisons silence pour les écouter ? » Alors elle en a contacté sept à travers la France, leur proposant de se filmer avec leur téléphone portable, de mars à juillet 2020. Sans cadre ni contrainte.

« Je suis fatigué d'être qualifié de héros, continue le réanimateur. Je ne suis pas un héros. Juste un médecin qui a besoin de matériel, de médicaments, d'équipements. » Infirmière à Lyon, Cindy enrage : « L'Etat n'arrête pas de dire qu'on a des masques, des surblouses, mais on n'en voit pas la couleur. C'est où, tout ça, hein ? C'est où, bordel ? » Un voisin bricoleur l'a dépannée avec une boîte de protections FFP2, périmées depuis 2012. « C'est pas en applaudissant que vous allez nous aider ! »

Lorsque Mathieu, psychiatre dans les Hauts-de-Seine, a reçu sa dotation de masques, envoyés par l'hôpital, il a été stupéfait. Une sorte de couche-culotte bricolée, bouffante, effrangée, qui lui couvre le visage et lui cache les yeux. « Ce sont des masques bien commodes pour se voiler la face », s'amuse le médecin. Plus tard, il explosera en apprenant que ses patients confinés étaient systématiquement enfermés 72 heures à leur entrée à l'hôpital. Vanessa, aide-soignante dans les Vosges, pensait être dans un service « propre ». Trois cas de Covid. Désarroi. « Je n'ai rien. Pas de protection. » Elève infirmière, vacataire en Ehpad, Danaé aussi est désorientée.

« Il y avait un cas positif à l'étage au-dessous. Et le personnel n'était pas informé des mesures. Personne ne savait comment gérer la situation. » Elle se filme, sans masque, épuisée.

Marion, l'addictologue, écoute avec attention un homme confiné dans la bière. « Vous buvez la première à quelle heure ? » Elle note soigneusement sa détresse et sa solitude. Généraliste nantais, Patrick vient de recevoir un malade en fin de vie. « On a discuté un peu, et, après, il était content. Il est rentré chez lui. Vous allez me dire que cela ne sert à rien qu'il soit venu aux urgences un dimanche... Eh bien si, justement. On sert aussi à ça. A écouter un type qui va mourir dans pas longtemps et qui le sait. » ■

par Sorj Cholandon

« Derrière nos masques - Première vague du coronavirus », de Carine Lefebvre-Quennell, le 14/4 à 20 h 30 sur LCP, suivi d'un débat animé par Elizabeth Martichoux.

